

Martin de Tours, seize siècles après sa mort

Monsieur Michel Carrias

Citer ce document / Cite this document :

Carrias Michel. Martin de Tours, seize siècles après sa mort. In: Revue d'histoire de l'Église de France, tome 83, n°211, 1997. pp. 435-443;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhef.1997.1290>

https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1997_num_83_211_1290

Fichier pdf généré le 13/04/2018

BULLETIN CRITIQUE

Martin de Tours, seize siècles après sa mort

Les écrivains et les éditeurs n'ont pas oublié l'anniversaire vieux de 1 600 ans de la mort de Martin le 8 novembre 397 et de son enterrement le 11. Ils ont publié simultanément en septembre 1996 quatre livres sur le saint. Avant de les examiner, dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs, et pour essayer de rendre ces comptes rendus plus clairs, regardons les questions que Martin pose à l'historien de 1997.

Martin devant l'historien actuel

Martin est un grand saint, qu'une imagerie traditionnelle fait passer pour connu, alors que des sources insuffisantes nous laissent souvent hésitants ou ignorants sur lui. Rien n'ayant survécu des lettres qu'il écrivit, ni des sermons qu'il a prononcés, nous sommes réduits à le reconstituer indirectement, surtout à travers l'Aquitain Sulpice Sévère, qui le rencontra plusieurs fois à partir de 390, lorsque l'évêque était proche de sa fin. Séduit, Sulpice composa vers 396 la *Vie de saint Martin*, complétée autour de 397-398 par trois *Lettres*. Il rédigea aussi en 403-404 des *Dialogues*. Et, en 404, une *Chronique* dont quelques passages concernent Martin. En dehors de quoi, nous n'avons pas grand'chose : des *Lettres* de Paulin de Nole, ami de Sulpice qui avait rencontré Martin avant lui. Et, un siècle après, de rares pages dues à Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*. Finalement, Sulpice est seul à avoir connu Martin et laissé un témoignage développé sur lui : pour l'historien, c'est une chance et ... une difficulté ! Une chance parce que, sinon, nous ne saurions presque rien de Martin ; et une difficulté, car nous n'avons aucun point sérieux de comparaison. Sans appliquer à la lettre l'adage juridique romain, *testis unus testis nullus*, « un témoin unique ne vaut rien », il ne faut pas se cacher que Sulpice est subjectif et incomplet. J. Fontaine a bien montré trois niveaux de subjectivité dans la *Vie* : celle de Martin, tout tourné vers Dieu et qui voyait, trop facilement semble-t-il, Satan et les anges ; celle de son entourage mythifiant « son » grand homme ; et celle de Sulpice, trop admiratif pour être assez critique. Il faut aussi remarquer que Sulpice a vu Martin plus de vingt ans après qu'il fût devenu évêque : vraisemblablement raidi par l'âge, et sans pouvoir discerner son évolution, ni celle de Marmoutier. En exemple de ce que nous ne savons pas, notons le laconisme de Sulpice, pour ne pas dire son silence, lorsque Martin rejoint enfin Hilaire, après une séparation de quatre ans et une longue poursuite, en Italie et en Gaule, du disciple voulant absolument revoir son maître : « Ayant reçu de lui le plus gracieux accueil, il s'installa un ermitage non loin de la ville », c'est-à-dire Ligugé à 10 km au sud de Poitiers (*Vie de Martin*, 7, 1). Sans doute parce qu'il ignore ce que se dirent les deux

R.H.É.F., t. 83, 1997, p. 435 à 443.

plus grands chrétiens vivant alors en Gaule, Sulpice ne nous apprend rien sur les enseignements, probablement trinitaire et ascétique, que put entendre Martin, ni sur les conseils qu'il recevait lorsqu'il revenait voir Hilaire à Poitiers ou quand celui-ci lui rendait visite à Ligugé. Cela ne facilite pas le travail de l'historien et le ramène toujours à Sulpice, qu'il critique ... plus ou moins heureusement. Il entre donc beaucoup d'imagination dans les portraits que l'on trace de Martin et qui sont parfois différents ou même contradictoires, comme on le verra dans la recension des quatre livres de 1996.

On aurait pu commencer ces remarques autrement : avec la grandeur spirituelle et évangélique de Martin, sur laquelle tous s'accordent, spécialement Sulpice et les quatre livres examinés. L'évêque de Tours était tourné vers Dieu, priant sans cesse, simple, humble, austère sans excès ; il se souciait également des hommes, toujours prêt à leur transmettre son expérience spirituelle, si c'était possible. Ce grand saint, qui aurait voulu s'enfermer dans des ermitages obscurs comme Gallinara ou Ligugé, ne put se cacher de ses contemporains, qui connurent son existence et ne restèrent pas indifférents devant lui. Seulement, à l'image du Christ, il fut un signe de contradiction indiquant aux hommes qu'il fallait choisir de suivre Dieu ou le refuser. Il eut donc des amis, des admirateurs dans les ermites qui habitaient près de lui, à Ligugé ou Marmoutier, comme aussi Paulin de Nole ou Sulpice Sévère, dont on aurait pu parler ici, à sa place logique. Mais l'évidente sainteté de Martin lui valut aussi des ennemis et des détracteurs, comme son élection épiscopale le montre : sa réputation avait touché le peuple chrétien de Tours qui réussit à le tirer de Ligugé et soutint vigoureusement sa candidature. Mais une partie des évêques était plus que réticente : issus des milieux dirigeants, il leur était plus facile de reprocher à Martin ses cheveux et vêtements négligés, ce dont ils ne se privèrent pas, que de se changer eux-mêmes en évitant d'être serviles devant le pouvoir ou de conserver leur mondanité vaniteuse de notables, compromissions peu chrétiennes que dénonçait involontairement l'éclatante sainteté de ce moine hirsute. La question était pourtant plus complexe, car tous les évêques habituels, Hilaire de Poitiers par ex., n'étaient pas mauvais, ni tous les moines ou ascètes, exemplaires. Et, durant l'épiscopat de Martin, l'affaire priscillienne aggrava les dissensions autour du monachisme, car l'« Espagnol » Priscillien exagérait la rigueur de vie, déconseillait de se marier et sa théologie était au moins contestable. Il renforçait ainsi les ennemis de l'ascétisme et nuisait à Martin que certains soupçonnèrent de priscillianisme, d'autant plus qu'il vint à Trèves pour essayer de sauver le malheureux Espagnol, sans réussir à éviter sa condamnation et son exécution, mais en donnant à ses adversaires l'occasion de l'attaquer.

On n'essayera pas de répondre ici à toutes les questions historiques posées par la faiblesse des sources sur Martin. Les principales apparaîtront d'ailleurs dans les comptes rendus qui vont suivre. Indiquons cependant que l'on aimerait savoir quel pasteur il fut pour les Tourangeaux : comme il s'en occupa, leur parla et les éleva. Dire qu'il était un saint ne suffit pas, au moins matériellement, car il n'habitait pas avec eux mais dans sa cellule de Marmoutier, 2,5 km à l'est de Tours, et des voyages l'éloignèrent souvent. Mais un homme comme Martin sait éviter l'égoïsme et ne pas perdre son temps. On peut donc raisonnablement supposer qu'il fut efficace. L'hypothèse semble renforcée par l'importance de son culte ultérieur, qui mesure sa popularité, et la création des six premières paroisses rurales de son diocèse. Examinons ce dernier point, parce qu'il est correctement documenté. Et pour écarter l'erreur tirée des mots. *paganus*-« paysan »-« païen » et opposant les campagnes, qui resteraient « païennes », aux villes, qui seraient « chrétiennes ». Certes le retard de l'évangélisation rurale est certain, mais limité ; et il tient moins à la religion qu'à l'habitat. Même petites, avec

quelques milliers d'habitants, les villes font voisiner les hommes, facilitant la formation de groupes chrétiens. La situation privilégiée de certaines d'entre elles favorise la diffusion du christianisme : ainsi Paul choisit de grands ports comme Éphèse ou Corinthe, dont les multiples liaisons maritimes répandent presque naturellement la nouvelle foi. Ce n'est évidemment pas le cas des campagnes, dont on atteint difficilement les habitants. Au schéma classique donné plus haut, on préférera l'hypothèse suivante, sans doute plus réaliste : la première génération chrétienne est créée dans une ville par un évêque voisin, dont elle dépend un certain temps, comme Vienne par rapport à Lyon au moment de la persécution de 177 ; à la seconde génération, la nouvelle Église urbaine reçoit son propre évêque et devient autonome ; enfin, une fois la communauté bien établie en ville, la troisième génération peut s'occuper des ruraux. Sans nier le mérite de Martin, c'est la situation qu'il dut trouver à Tours, car si l'on exclut l'évêque légendaire Gatien, il fut le second à diriger ce diocèse après Litorius (337-371), qui avait justement bâti la première cathédrale de la ville. Il n'est donc pas étonnant que Martin ait implanté les six premières paroisses paysannes en Touraine. Le fait n'est pas unique, ni nouveau, car, même quand les chefs des Églises urbaines ne s'appelaient pas encore tous évêque, Pline le Jeune le mentionne vers 111-112 en Bithynie, dans le nord de l'Asie Mineure, une soixantaine d'années après qu'un apôtre, Pierre sans doute, y ait apporté le christianisme : « Ce n'est pas seulement dans les villes, mais aussi à travers les villages et campagnes que cette contagion (*sic*) s'est répandue » (*Lettres*, X, 96, 9). Quoique l'expansion chrétienne ait été étonnamment « rapide » à échelle historique, il y fallut des efforts : on le voit avec Paul et Martin. Et les résultats furent inégaux : on connaît les démêlés de Paul à Corinthe et, à Arles évangélisée depuis trois cents ans, l'évêque Césaire déplore des persistance païennes au début du VI^e siècle. Avec le retard indiqué, le sort des campagnes fut identique : selon Grégoire de Tours, dans le siècle qui suivit la mort de Martin, ses trois successeurs auraient créé quatorze paroisses rurales.

Quatre livres récents sur Martin

Dominique-Marie DAUZET. *Saint Martin de Tours*. (Coll. « Bienheureux du Seigneur »). Paris, Fayard, 1996, (13 × 21), 324 p. — L'auteur a « cherché le Martin de l'histoire » (p. 19), aboutissant à des idées simples : « Martin ne fit pas, durant sa vie, de longs discours sur l'amour de Dieu. Il donna seulement ce qu'il avait, ce qu'il était. Il le donna sans regarder en arrière, pour toujours » (p. 14-15). « Le feu évangélique qu'il alluma dans les Gaules fut soutenu par un puissant aliment : l'exceptionnel charisme — notamment de guérison — dont Dieu le gratifia » (p. 16). Ces grandes lignes une fois posées dans l'avant-propos, le livre se développe : vivant, clair, agréable à lire et avec cet avantage que l'auteur, moine prémontré, sent et fait percevoir l'intériorité spirituelle de ce qu'il rapporte. Après avoir présenté les écrits de Sulpice Sévère, il évoque sobrement la vie de l'évêque de Tours. Né à Sabaria en Pannonie supérieure — en Hongrie actuelle —, fils d'officier sorti du rang, soldat à son tour dans la garde impériale, célèbre chez les chrétiens pour avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre d'Amiens, le Christ lui apparaissant la nuit suivante pour lui dire qu'il l'a habillé en vêtant le mendiant : « L'appartenance au Christ n'est pas d'abord rationnelle, cérébrale ou affective. Ce qui est en jeu, c'est la rencontre personnelle du Christ, en tout homme » (p. 71), comme Martin l'a fait pour cet exclu. Martin quitte l'armée en 356 et s'attache à Hilaire de Poitiers, évêque exceptionnel, pour une bonne dizaine d'années, sauf quatre ans où l'empereur Constance II, n'arrivant pas à lui imposer son

arianisme mitigé, exile Hilaire en Asie Mineure. L'auteur estime que « Martin » écouta « Hilaire lui parler ... de la Trinité » (p. 94), mais on peut supposer qu'il le guida aussi dans l'ascétisme, car Martin créa l'ermitage de Ligugé, où il vécut heureux dix ans, comme dans « un sas entre deux vies » (p. 110), celles de soldat, puis d'évêque, ce qu'il n'aurait pas voulu être, mais sa célébrité involontaire le contraignit à céder au peuple de Tours. Diriger l'Église d'une petite ville était assez simple et permit à Martin de s'installer à Marmoutier, de continuer à y vivre en moine et d'accepter les ermites que sa réputation y attira. Vient ensuite le portrait de Martin convertisseur des campagnes, pas le premier, ni le seul à le faire, comme on le dit ou le laisse parfois penser ; et par la persuasion autant ou plus que par la destruction violente de temples, trop souvent soulignée. Puis l'auteur aborde la question difficile, surtout aujourd'hui, des guérisons miraculeuses. Sans éluder les récits de Sulpice Sévère et en se référant au charisme de Martin, il a des observations intéressantes : l'évêque agit plusieurs fois en médecin ; et, est-ce dû aux idées ou à l'écriture de Sulpice ?, « plus des deux tiers » des prodiges « sont de nature « évangélique », strictement comparables à des gestes de guérison de Jésus », dont « trois résurrections » (p. 171), et ce d'autant plus que le jeûne et la prière les préparent souvent. D'autre part, comme bien des hommes de son temps, et même plus qu'eux, Martin lutte contre le démon, la première fonction cléricale qu'il a acceptée étant d'ailleurs celle d'exorciste, et voit les anges. Son long combat contre Satan relève d'un autre état d'esprit que le nôtre : « L'homme d'aujourd'hui, qui croit seulement ce qu'il voit, souffre souvent d'une myopie spirituelle étonnante » (p. 190). Mais, même à son époque, Martin est critiqué par des évêques, aristocrates que gêne son ascétisme ; et aussi « à Marmoutier », où « certains moines marquent leur distance avec » ses « miracles » (p. 221). En fait, à cause de son humilité, sa « force sereine ... reflétant une lumière venue d'ailleurs » (p. 219) et sa « sainteté sans ostentation » (p. 225) ont trop crû pour ne pas choquer les médiocres. Il n'est pourtant pas invulnérable : au contraire, il regrette son attitude dans le triste sort de Priscillien, où il ne sut pas arrêter l'empereur Maxime : « Cette affaire avait brisé quelque chose en lui » (p. 245). Martin meurt à Candès, paroisse qu'il avait fondée et où il était venu apaiser une querelle entre les prêtres du lieu. Son culte se développa assez vite, prospère au milieu du v^e siècle après une éclipse, important jusqu'à la Réforme, attirant les pèlerins parfois de loin et multipliant les églises ou villages voués à Saint-Martin. Son nom fut aussi le patronyme français le plus répandu. Des annexes aident la lecture, spécialement trois chronologies : de l'époque, des empereurs et des évêques de Tours. On regrette de rares inexactitudes dans des allusions faites au iv^e siècle : une « mobilité sociale... extrême » (p. 24) ; la confusion entre province et diocèse (p. 27 et 114) alors que, dans l'administration romaine, ce dernier regroupait 5 à 20 provinces ; la place attribuée « aux cultes orientaux » (p. 143) ; et, pire, sembler situer « le christianisme, cette nouvelle religion orientale » (*sic*) parmi eux (p. 144). Mais n'insistons pas sur ces détails, qui ne nuisent pas au Martin tel que le voit Dominique-Marie Dautet.

Jean HONORÉ, Michel LAURENCIN et Guy-Marie OURY. *Saint Martin de Tours. XVI^e centenaire*. Chambray-lès-Tours, C.L.D., 1996. (17 × 23), 298 p., 53 fig. h.-t. dont 16 en couleurs et un plan. — Ce livre est donc l'œuvre de trois auteurs : lointain successeur de Martin, l'archevêque de Tours voudrait le situer « en notre temps », p. 11-41 ; ensuite un professeur d'histoire étudie « sa vie » et son « culte », p. 45-163, enfin un moine de Solesmes s'attache à suivre l'« apôtre du Christ », p. 167-279. Le premier cherche d'abord qui était vraiment Martin : une de ses « plus anciennes » représentations montre ses « yeux gris qui semblaient dévorer » son « visage émâcié par

le jeûne » et « devaient fasciner ceux qui » le « rencontraient pour la première fois ». Il avait un « caractère résolu, sans indulgence pour soi », mais aussi le « cœur », qui lui fit partager son manteau à Amiens (p. 19). « Avant tout » il possédait « une forte concentration dans la prière et l'action » et « une foi simple et directe... qu'il avait apprise d'Hilaire » (p. 20-21). Sa conversion totale, jusqu'à l'ascétisme, ne le changea pas fondamentalement, mais révéla sa vraie nature, en développant et christianisant ses qualités de soldat. Sans doute sous l'influence du monachisme oriental, entrevu grâce à Hilaire de Poitiers, Martin se retire avec « la seule ambition de rejoindre Dieu dans la prière » (p. 28). Et la conversion des campagnes le met au centre de « l'accession progressive de la société occidentale à la foi catholique » (p. 37). L'historien Michel Laurencin commence la seconde partie du livre en notant la difficulté de connaître Martin par le seul Sulpice Sévère. Puis il retrace les débuts du futur évêque de Tours : sa vie de soldat, son départ de l'armée, sa fréquentation d'Hilaire. Ce sont ensuite l'évocation de l'Église gauloise du iv^e siècle, où Martin est évêque, et qui est en pleine construction ; les questions posées par son élection ; la manière enfin dont ce moine assume sa nouvelle charge, restant dans un monachisme original, lié à l'Église par ses prières comme les autres monastères, mais participant en plus à l'évangélisation des campagnes et au progrès spirituel des chrétiens de Tours ; sa liberté devant les grands, qu'il évite de fréquenter ; la façon dont ce doux devient violent quand il détruit des sanctuaires païens ruraux. L'auteur décrit ensuite Tours, fondée au i^{er} siècle, et y situe l'action de l'évêque, exercée à partir de Marmoutier et que l'on voit surtout dans la fondation de paroisses campagnardes. Après, l'auteur étudie les voyages de Martin hors de son diocèse, exagérés par les légendes postérieures, puis la mort du saint. Il aborde enfin, et longuement, le culte rendu à Martin, qui débute presque un siècle après sa mort, particulièrement « populaire », au sens strict du mot, au Moyen Âge. Un coup lui est porté, lorsque les protestants pillent les lieux en 1562 et, surtout, brûlent les « ossements de monsieur saint Martin » (p. 109). Mais quelques reliques sont sauvées et le culte ne disparaît pas. Puis on en vient à l'archéologie martinienne : la « Martinopole » bâtie vers le x^e siècle, autour de la basilique abritant la tombe du saint ; et le bourg de Châteauneuf qu'engendre cet ensemble, faisant de Tours une ville double jusqu'au milieu du xiv^e siècle. On présente les églises qui se succèdent : incendiées, pillées ou simplement reconstruites ; et les édifices de Marmoutier. Cette seconde partie finit par la géographie du culte de Martin en Gaule, dans les pays voisins et au-delà, à travers le monde. Au début du troisième exposé, Guy-Marie Oury montre Martin moine et ascète inspiré par les ermites égyptiens — *abbas* dont la sainteté attire à eux des disciples contemplatifs, sans trop se soucier de les organiser —, probablement grâce à la *Vie d'Antoine* d'Athanase et à l'expérience orientale d'Hilaire. On connaît mal les trois étapes, de plus en plus longues, de ce cheminement : trois ans sur l'île de Gallinara dans le golfe de Gênes, sous la direction d'un prêtre de Milan ; dix ans à Ligugé, où Martin dirige cette fois-ci ceux qui viennent à lui, sans doute conseillé par Hilaire, jusqu'à la mort de ce dernier vers 367-368 ; plus d'un quart de siècle enfin à Marmoutier, d'où il s'occupe de son diocèse et forme les ermites venus à lui, qu'il emploie volontiers à affermir ses jeunes paroisses rurales. Le monachisme martinien est fragile, car il dépend trop de lui, de sa spiritualité et de l'exemple inconscient qu'il donne ... tant qu'il est là. Aussi après sa mort, et sans institution, Marmoutier disparaît un temps, laissant cependant des traditions et des disciples : par exemple, les évêques Héros d'Arles, ou Lazare d'Aix qui incita peut-être le moine oriental Cassien à s'installer à Marseille, d'où son expérience et ses livres renforcèrent le monachisme provençal, Lérins en particulier, et celui de Victrice de Rouen. Plus tard au Mont-Cassin, Benoît dédie un de ses deux oratoires à Martin. L'auteur montre ensuite Martin

évêque, qui assume sa nouvelle tâche tout en restant moine « de sorte qu'il est devenu à la fois le modèle des moines et celui des évêques » (p. 209). Il évangélise les ruraux et, voyant les dieux païens comme des démons, « il se met » ainsi « en campagne contre le diable et ses ministres » (p. 215). La destruction de sanctuaires païens, « ne porterait que sur cinq à six ans..., les dernières (*sic*), celles qu'a connues Sulpice » (p. 212) et où de nouvelles lois attaquent les anciens cultes. Les miracles de Martin, d'autre part, ont « une valeur apologétique » : ils cherchent à donner la foi aux païens ; Sulpice veut seulement raconter « des événements » qu'il croit « vrais et vérifiables », cela n'exclut pas ... une marge d'erreur dans l'information, et l'interprétation ... forcée de faits, par ailleurs exacts » (p. 224). « Incarnation de la pauvreté du Christ ... pour ses moines ... et pour l'Église de Tours », le partage de son manteau n'étant pas un geste isolé, Martin fut aussi pour eux « une incarnation de la prière du Christ » (p. 243). « Sa pensée se tournait » en effet « spontanément vers Dieu et ne s'en écartait jamais complètement » (p. 244). Sans écrit de Martin, sa théologie nous échappe presque totalement : il doit cependant à Hilaire une saine vision de la Trinité ; mieux que lui, il perçoit l'humanité et les souffrances du Christ ; il croit aussi à l'infinie miséricorde de Dieu qui, si Satan se repentait, irait sans doute jusqu'à le pardonner. L'auteur termine sa participation à ce livre en étudiant le pèlerinage de Tours puis en évaluant l'actualité d'un saint apparemment lointain : pourtant « la Parole de Dieu » fut au centre de sa vie, « écoutée, relue, méditée, conservée dans le cœur, mise en pratique », ce qui « le rend proche de l'Église de notre temps » (p. 277). Également, Martin fut toujours « du côté des petits et des opprimés, de ceux dont on méconnaissait les droits, dont la vie ne comptait pas » et « c'est sans doute par là qu'il est le plus actuel » (p. 278). Varié et clair, cet ouvrage se lit facilement, d'autant plus que son illustration est abondante, bien choisie et qu'il donne une chronologie. Il présente le même défaut que le livre précédent : ne pas être toujours fiable sur l'époque complexe à laquelle vécut Martin. Cet officier de la garde impériale est plusieurs fois qualifié de légionnaire (p. 18, 21, 23...). On lit aussi que « les dernières années du III^e siècle sont marquées par l'affaiblissement du pouvoir central » (p. 49), alors que la défaillance se produit au milieu de ce siècle, dont la fin voit au contraire l'État romain se ressaisir. Affirmer sur le même sujet que le « monde de la romanité politique commence ... à se réduire comme peau de chagrin » (p. 271) est excessif, puisque, entre autres exemples, l'empereur Julien libère la Gaule, passe en Germanie, y exige des « réparations » faites de matériaux et d'équipes de travail pour les mettre en œuvre, ainsi que la restitution des prisonniers-esclaves romains qu'avaient enlevés les Germains. Mais, là encore, ces erreurs ne touchent pas l'essentiel, c'est-à-dire une bonne évocation de Martin.

Charles LELONG, *Martin de Tours, vie et gloire posthume*. Chambray-lès-Tours, C.L.D., 1996 (15 × 21), 159 p., 12 plans et cartes. — Cet universitaire condense « à l'occasion de l'année martinienne » une étude publiée en 1990, pour la « mettre ... à la disposition d'un large public ..., sans renoncer cependant aux exigences de la critique », ni à « exposer ... les différentes thèses relatives aux problèmes » concernant Martin (p. 5). Il s'y applique dès le début en évaluant les œuvres de Sulpice Sévère, présentant successivement les historiens qui « ont adhéré sans grandes réserves aux dires de Sulpice » (p. 9), puis ceux « qui ont contesté » sa « valeur » (p. 10), avant de se rallier sagement à la méthode de C. Jullian, plus facile à énoncer qu'à appliquer : « soustraire l'étude à l'enveloppe merveilleuse que lui ont prêtée les contemporains » (p. 16). Puis l'auteur passe à Martin et aux nombreuses questions posées par sa vie et sa jeunesse, à peine esquissées par Sulpice. Pour sa naissance, on hésite entre 316 et 336. Sabaria en Pannonie supérieure, où elle se produisit, était la garnison de son père,

mais pas forcément la patrie de sa famille. Et quoiqu'ayant surtout vécu en Gaule, Martin n'était pas un Gallo-Romain : simplement un « Romain » de langue latine. Il resta 5 ou 25 ans dans la garde impériale ; la seconde solution rejetée ici, ainsi que la naissance en 316, semble préférable, car c'était un temps normal de service ; et il ne faut pas trop se fier à la dramatisation de sa démobilisation, vraisemblablement imaginée par Sulpice. La reconnaissance de l'Église par Constantin en 313 arrête les persécutions ; et les martyrs disparaissent, remplacés par les ascètes et les moines qui suivent « le Seigneur Jésus dans la liberté et le détachement » (p. 35). Martin en est un : pauvre, humble, mangeant peu, priant, veillant. Il n'introduit pas le monachisme en Occident, mais est un des premiers moines de cette région. Il pense voir Satan et les anges, ce qui laisse sceptiques certains de ses disciples à Marmoutier et gêne encore plus l'historien du ^{xx} siècle : « Cet homme sous-alimenté, privé de sommeil, exalté... devait être particulièrement prédisposé » aux « hallucinations » (p. 40). On peut en dire à peu près autant de ses miracles, pourtant jamais « gratuits et burlesques » comme ceux « attribués aux ascètes de l'Orient : les siens sont des actes de charité, d'évangélisation » (p. 50), malgré quoi « les évêques du temps de Martin » les ont contestés et « les historiens modernes » se divisent sur eux (p. 51). L'auteur approuve C. Jullian disant : « Sulpice, en ne parlant que de miracles, ... a étouffé l'œuvre épiscopale » de Martin (p. 55), ce qui n'en facilite pas l'étude. Et pourtant « Martin incarne un ascétisme au service de la pastorale, propose l'idéal du moine-évêque » (*ib.*). Marmoutier est un monastère, mais aussi comme un séminaire où il forme de futurs prêtres, parfois dès leur enfance. Il fonde et visite six paroisses rurales. Pourtant, selon L. Pietri, il laisserait « l'Église tourangelle pauvre, isolée et démunie d'appuis dans le siècle » (p. 64). Le jugement est sévère, mais vraisemblable : Martin avait de mauvais rapports avec beaucoup d'évêques gaulois, notables souvent mondains ; son humilité l'éloignait des grands ; et Marmoutier le séparait des chrétiens de Tours. Par ailleurs, bien qu'il soit sorti plusieurs fois de son diocèse et même qu'une tradition en fasse « un des apôtres, le treizième auquel a été réservée l'évangélisation de la Gaule (L. Pietri) » (p. 70), il est clair que s'il « est intervenu avec éclat en dehors de son diocèse, ce fut occasionnellement » (p. 69) ; cet apostolat dans toute la Gaule est donc une légende à écarter. Si mal connu que soit Martin, on peut se risquer à esquisser son portrait. Avec ses défauts : raideur, crédulité, fanatisme contre les païens, manque d'envergure qui l'empêcha de « s'imposer comme chef d'un parti ... ; qui sont « le revers de ce qui fait ... la grandeur du personnage : la totalité sincérité de sa foi et une fidélité inflexible à ses convictions » (p. 77). Le culte de Martin est important, quoiqu'avec des inégalités à ne pas exagérer. Il commence lentement, deux générations après la mort de l'évêque, et même s'il devient alors international, « le pèlerinage » auquel il donne lieu fut « avant tout régional et, pour une part importante, diocésain » (p. 88) ; car « le rayonnement de ... Martin est concurrencé par celui d'autres grands saints » (p. 92). Réciproquement, il ne faut pas majorer les destructions, certaines, des Normands et des protestants : « il ne semble pas que » ces derniers aient « entraîné une diminution du culte rendu à » Martin (p. 103). La Révolution, par contre, porte « un coup mortel » à cette dévotion (p. 106). Le livre se clôt par quatre appendices sur : les sites martinien, les reliques, les fêtes de saint Martin et quelques problèmes chronologiques ; suivis de douze plans ou cartes et d'une bibliographie. Outre de très rares erreurs typographiques (?) de nom, par exemple trois fois Anasthase (p. 42-43) pour Athanase d'Alexandrie, on aurait parfois aimé une composition moins lâche ou que, parmi les opinions opposées, l'auteur indique plus nettement la sienne.

Régine PÉRNAUD. *Martin de Tours*. (Coll. « Rencontre »). Paris, Bayard Éd./Centurion, 1996. (15 × 22), 182 p. — Écrite dans un style coulant, avec facilité et pédagogie, cette étude se lit comme un roman. Un prologue présente le biographe de Martin, Sulpice Sévère, et son ami Paulin de Nole : « La renommée de l'évêque de Tours avait éveillé » la « curiosité » de Sulpice (p. 12), qui alla le voir ; « cette visite » fit « une profonde impression sur Sulpice », qui trouva « en Martin un personnage tout à fait conforme à la sainteté qu'on lui avait décrite » (p. 13). Après, les chapitres se succèdent généralement en ordre chronologique, commençant donc par l'enfance : naissance en 316 juste après la fin des persécutions, en Pannonie supérieure ; éducation à Pavie et, peut-être, premiers contacts avec des chrétiens à l'insu de ses parents païens ; entrée forcée dans l'armée en tant que fils de soldat ; épisode du manteau à Amiens ; départ de l'armée après l'achèvement de son temps ... l'auteur suit de près le récit de Sulpice, le critiquant peu, mais lui ajoutant des explications pédagogiques : sur le nouvel état de l'Église au IV^e siècle, l'esclavage antique, les chrétiens et la guerre, etc. Ensuite, ce sont les rapports de Martin et d'Hilaire, coupés par l'exil de ce dernier et les pérégrinations de notre futur évêque en Pannonie, puis en Italie : à Milan et, durant trois ans, l'ermitage de Gallinara ; les deux hommes se retrouvent et Martin s'installe en ermite à Ligugé, qu'il doit quitter pour devenir évêque de Tours. « Une fois de plus, » il est « obligé de faire ce qu'il n'a pas voulu : » être « évêque malgré lui » (p. 50). Sa réputation est donc arrivée à Tours et « l'attachement du peuple » pour lui vient « peut-être » de ce qu'il « est, jusque dans sa tenue » négligée de moine, « l'antithèse des prélats mondains » (p. 51). L'auteur explique ensuite comment, au IV^e siècle, l'Église se construit, et le rôle croissant de l'évêque dans l'Empire, dont elle noircit trop les défaillances. « Dès le moment où Martin devient évêque de Tours, le récit de Sulpice Sévère abonde en anecdotes » (p. 71), principalement sur son apostolat de choc contre le paganisme rural. L'auteur note avec à propos que cette époque « est justement celle » du « difficile passage d'une vie naturelle », païenne et animiste, « à une vie spirituelle » chrétienne (p. 82). Martin « n'abandonne rien de ... sa préoccupation essentielle : la prière, la contemplation » (p. 85), comme le montre son installation rapide à Marmoutier, vite étendu par la venue des ermites désireux de suivre son exemple et recevoir ses leçons. Cela ne l'empêche pas de voyager, et en particulier de se rendre plusieurs fois à Trèves auprès de l'empereur ; ni d'agir hors de son diocèse, obscurément pour nous car, plus que ses déplacements, Sulpice décrit les miracles faits à leur occasion. Ce qui n'est pourtant pas négatif, parce que, pour obtenir l'intervention de Dieu, les armes de Martin sont spirituelles et christiques : prière, jeûne, veilles... Les ermites de Marmoutier sont attachés à Martin, mais la sérénité n'est pas toujours là : Brice par exemple, qui lui succéda et fut un évêque discuté, « connaît dans sa jeunesse des accès de fureur contre » Martin qui les considère comme « suscités par le diable ». « Il voit deux démons en train de se démener » et qui « crient : A toi, Brice, à toi ! » (p. 111-112). Dans l'entourage de Martin, en dehors des ascètes, « les femmes tiennent peu de place » (p. 117), ce qui est naturel chez un moine. Mais, au-delà de cette évidence, l'auteur unique femme parmi les auteurs dont nous rendons compte ici, a des remarques intéressantes. Il fallut du temps pour « que la femme » prît « dans l'Église une place importante » (*ib.*). Déjà les chrétiens se différencient des païens en ne tuant plus « des petites filles à leur naissance » et en ce que des « femmes ... sont invoquées ... comme des saintes » (p. 120). Pourtant une « méfiance réciproque règne encore entre l'homme et la femme » (*ib.*), et d'autre part « l'état de virginité ou de célibat gardé pour l'amour » de Dieu « implique de surmonter des habitudes » païennes « fondamentales pendant des siècles » (p. 123). Une légende dorée se crée autour de ce spirituel, dont la « sainteté ... est sa foi » (p. 144), qui « est avant tout contemplation. Elle est un regard, elle éclaire

d'abord et explique ensuite » (p. 146). Ainsi « il a ouvert largement le champ de l'Évangile, grâce à l'humilité même de sa prédication, en allant chercher chez eux ces Gaulois ... dont il a fait des chrétiens » (p. 145), car « une prédication très simple, accessible à tous, est... la seule qui convienne » (p. 146). Martin meurt, on se le rappelle, pendant une visite pastorale à Candes. Sulpice fait « une description très belle des funérailles... qu'il assimile » au « triomphe du général romain acclamé par les foules » (p. 150) ; image « du transfert opéré par la civilisation nouvelle, ...qui se substitue à la dureté antique, » en « ouvrant à tous des perspectives engendrées par la foi » (p. 154). Après un chapitre sur l'histoire du culte rendu à Martin, en vient un, plus original, sur sa sainteté : « un saint quotidien », qui « a surtout accepté la vie telle qu'elle se présentait pour lui..., forme la plus humble, la moins visible de sainteté » (p. 174). Il sait avoir reçu « un dépôt..., celui de la foi, destiné à être transmis et vécu » en aimant « comme Dieu nous aime » (p. 175) ; « il a » donc « fait très humblement les premiers gestes qui rendront tout chrétien responsable de l'autre » (p. 176). « Il n'a pas été non plus un moine comme les autres », car, si on vient à lui, c'est « beaucoup moins autour d'un maître qui prêche que d'un être qui prie » et que l'on veut imiter (p. 177). Comme les deux premiers livres examinés, celui-ci n'est pas toujours fiable sur sa vision de l'Antiquité et il est plus familier du Moyen Âge : en plus de quelques détails contestables, on retrouve le vieux cliché sur le déclin de l'Empire romain (p. 66, 98, 176). Certaines vues sur Martin sont gauchies. Ligugé et Marmoutier sont parfois « médiévalisés », peut-être par une rédaction trop rapide ; car ce ne sont pas de vrais monastères organisés, où l'on vivrait en « cénobite » (p. 42), c'est-à-dire ensemble et dans une obéissance stricte à l'abbé, mais une « collection » d'ermites à la manière des laures de Palestine ou des semi-anachorètes égyptiens au sud d'Alexandrie (p. 86), vivant isolés chacun dans leur cellule, assez librement et se réunissant de temps en temps. D'autre part, l'activité de Martin hors de son diocèse (p. 77 et 89 *sq.*) est aujourd'hui contestée, on l'a vu plus haut. Mais cela n'engage pas l'estime à avoir pour cet ouvrage, et que l'on espère avoir suggérée par les citations faites.

Au total, tous ces livres sont valables et, différents, ils se complètent avec un certain bonheur. À une lecture séduisante, le dernier ajoute de bonnes intuitions. L'érudition critique du troisième en fait le plus « historique ». Dans les deux premiers, trois ecclésiastiques montrent bien l'intériorité et la spiritualité de Martin. Le second est peut-être le plus complet, parce qu'il ajoute à cet aspect évangélique le point de vue d'un historien, M. Laurencin, et une bonne iconographie. Mais, répétons-le, tous ont leurs mérites et honorent bien l'anniversaire de Martin.

Michel CARRIAS.